

THEES  
UHLMANN  
MON EX,  
LA MORT  
ET MOI



PIRANHA



«Pourquoi tu te comportes de manière si grossière avec moi, au fait ? Tu crois que ça m’amuse, tout ça ? OK, peut-être que ça m’amuse. Mais dans les cent dernières unités de temps, ça s’est toujours passé comme ça : je vais quelque part parce que je sais qu’il faut que j’y aille. J’explique le truc des trois minutes. Ça se lamente, ça pleurniche, ça gémit, de temps en temps ça remercie. Et puis on part ensemble. Jusqu’à la porte du bordel. Je peux déjà m’estimer heureux quand on me donne la main. Et puis je m’éclipse. On y retourne, en avant. Au suivant. Et à présent je suis ici. Je n’ai pas la moindre explication. Je n’ai pas la moindre idée de pourquoi. Je ne sais pas ce que je suis censé faire ici. Je ne sais pas ce que je fais ici. J’ai seulement quelques règles en tête. Je ne sais pas comment et je ne sais pas depuis quand.»

L’homme qui tient ce discours prétend être la Mort. Il est venu chercher le narrateur. Mais pendant la discussion qui suit, il doit admettre qu’il est incapable de le faire mourir. À la place du grand voyage, le narrateur, accompagné de la Mort et de son ancienne petite amie, entame un road trip délirant, jalonné de scènes cocasses provoquées par la gaucherie de la Mort, lequel doit pourtant se dépatouiller avec le monde des vivants.



Né en 1974, Thees Uhlmann est musicien et journaliste. *Mon ex, la Mort et moi* est son premier roman.

MON EX,  
LA MORT ET MOI



Thees Uhlmann



# MON EX, LA MORT ET MOI

—

Traduit de l'allemand par Brice Germain

**PIRANHA**

[www.piranha.fr](http://www.piranha.fr)

Originally published in the German language as  
*Sophia, der Tod und ich* by Thees Uhlmann

Copyright © 2015,  
Verlag Kiepenheuer & Witsch GmbH & Co. KG,  
Cologne/Germany

© Piranha Redux 2019, pour la traduction française

Pour Uta et Lisa et Uwe Podratz

«*Long may you run!*»

Neil YOUNG





On sonna à la porte, et ça sentait le café frais dans la cage d'escalier.

Ça sentait rien du tout en fait, mais un ami m'a dit un jour que, si jamais il écrivait un roman, il commencerait très précisément par cette phrase: «On sonna à la porte, et ça sentait le café frais dans la cage d'escalier.» Parce que je ne sais quel jury avait sacré meilleur début de roman de tous les temps cet extrait: «Ilsebil reprit du sel.»

Il disait que, si c'était vrai, il serait tellement au-dessus de tout le monde avec «On sonna à la porte, et ça sentait le café frais dans la cage d'escalier» que le reste du roman n'aurait aucune importance. On sonna à la porte, et je n'avais pas encore la moindre idée de ce que ça sentait dans la cage d'escalier, car on le sent seulement quand on ouvre la porte.

Il n'arrivait jamais que j'ouvre la porte, en réalité. C'était d'abord parce que presque personne ne sonnait jamais chez moi. Et ensuite parce que, après le retentissement de la sonnette, je réfléchissais aussitôt à qui pouvait bien sonner justement chez moi et pourquoi, et pour quelle raison je n'ouvrais pas.

Il y avait différentes possibilités pour lesquelles on pouvait sonner chez moi:

a) Un ami passait me voir à l'improviste.

*Analyse*: Personne de plus de trente-huit ans ne vient plus voir quelqu'un comme ça, à l'improviste. «J'avoue, on dirait que l'appartement vient de subir une perquisition, mais ça fait tellement longtemps qu'on ne s'est pas vu. C'est bien

que tu sois passé dans le coin. Bien sûr, entre donc ! » Personne ne dit ça.

b) « Bonjour, on vient relever vos compteurs. »

*Analyse* : J'ai tout organisé sur mes comptes pour que plus personne n'ait à venir chez moi. J'ai choisi le PRÉLÈVEMENT. Et quand c'est trop, ça m'est égal parce que... le principal, c'est que personne ne sonne.

On sonnait, et dans l'espoir que ça puisse sentir le café frais dans la cage d'escalier, je marchai vers la porte, je me réjouis à l'idée de bientôt ouvrir cette porte, je me réjouis de cette joie, je tournai la clé dans la serrure, et je me rappelai qu'on pouvait autrefois différencier les membres de la famille au seul cliquetis des clés. Je me rappelai la manière qu'avait mon père de frapper sa tête de rasoir sur le lavabo pour la nettoyer après un rasage à sec, trois fois : tac, tac, tac, ce bruit que j'entendais dans mon lit d'enfant, et qui était le signal pour dire que mon père allait bientôt venir pour m'emmener par la main à la salle de bain, alors que je tentais en vain, pendant six ans, de cacher mon érection matinale. Au bout de six ans, j'avais fini par aller seul dans la salle de bain, sans avoir entendu une seule fois mon père dire avec son accent d'Allemagne du Nord : « C'normal », ce qui m'aurait valu des douzaines de mois de honte.

Je pensais que les sonnettes de porte étaient belles comme des orchestres, avant, et qu'il n'y avait plus maintenant que deux sortes de sonneries : « Dududuu » et « dududud ». Et je pensais juste aux conneries habituelles auxquelles on pense quand on ouvre une porte.

## 2

On sonnait à la porte. Je tournai la clé dans la serrure et la porte grinça en s'ouvrant, et je me rappelai la fois où des témoins de Jéhovah avaient vraiment sonné à ma porte. Ils étaient trois et avaient moins de vingt-huit ans, et n'étaient pas maquillés, et plutôt jolis, et du genre féminin.

Elles: « Bonjour, nous faisons le tour du voisinage et cherchons des gens qui croient en Dieu. »

Moi: « Lequel ? »

Elles: « Eh bien, Jésus et Dieu ! »

La précision était relativement importante quand on sait que j'habitais un quartier où soit les gens croyaient en Allah, soit ils ne croyaient en rien du tout parce qu'ils étaient nés après 1971.

Les femmes devant ma porte avaient l'air très branchées religion.

Moi: « Ben, je ne crois pas vraiment en Dieu ! »

Elles: « Dommage ! »

Moi: « Oui, je trouve aussi ! »

Elles: « Et pourquoi ? »

Moi: « J'ai cru en Dieu après ma confirmation. Un camarade de classe a eu le cancer. J'ai prié pour qu'il survive. Il est mort. Je n'ai plus cru en Dieu. »

Elles: « Dieu rappelle d'abord à Lui ceux qu'Il aime. »

Moi: « Dans ce cas, Dieu aime sacrément la zone du Sahel ! »

Elles: « Vous lisez la Bible ? »

Moi : « Seulement les passages violents et les rapports incestueux dans l'Ancien Testament. À quelle Église appartenez-vous, au fait ? »

Elles : « Aux témoins de Jéhovah. »

Moi : « Non ? Vous en êtes ? »

Elles : « Oui. »

Moi : « Je trouve ça bien que vous veniez dans le quartier. C'est plutôt dur pour vous, non ? »

Elles : « Oui. »

Moi : « Malheureusement, je ne suis pas le bon interlocuteur pour vous, mais je vous souhaite bon courage, vraiment. Je le dis dans un esprit tout à fait huguenot. Dieu aime ceux qui travaillent durement la terre. »

Elles : « Vous ne seriez pas en train de vous foutre de nous ? »

Moi : « Je le pense sérieusement. Si même les témoins de Jéhovah croient à l'ironie, c'est que le monde court vraiment à sa perte. Je peux vous accompagner alors ? »

Elles : « Vous priez au moins de temps en temps ? »

Moi : « Seulement pour le foot ! »

Elles : « Je crois que ça ne suffit pas. »

Moi : « Vous croyez, hein ? »

Elles : « Pourrons-nous repasser un jour ? »

Moi : « Je crois que ça ne mènera à rien. Mais je trouve ça super, ce que vous faites. »

Elles : « OK, alors à bientôt ! »

Moi : « Oui, à bientôt ! »

Je fermai la porte, très heureux de ma première conversation sérieuse depuis des semaines, j'écoutai leurs voix dans la cage d'escalier et je fus tout d'un coup d'une humeur excellente.

J'ouvris la porte donnant sur ma cage d'escalier. Ça sentait le café frais. Face à moi se tenait un homme qui avait l'air d'avoir ma taille, qui avait l'air d'avoir à peu près le même âge que moi et qui avait un certain air de ressemblance avec moi. La plus belle chose que j'aie jamais entendue sur mon apparence, c'était que j'étais un mélange entre Brad Pitt, Hape Kerkeling\* et un joueur de foot de seconde zone.

Moi: « Bonjour. Je peux vous aider ? »

Derrière moi, il n'y avait aucun paquet que j'aurais accepté au nom d'un autre locataire de mon immeuble.

Lui: « Bonjour. En réalité, vous ne pouvez pas du tout m'aider. Je suis la Mort, et vous devez venir avec moi maintenant. »

Moi: « Bon, alors attendez un instant. Je fais juste mon sac rapidement et j'arrive ! »

L'homme leva les yeux au ciel, me regarda et dit: « Oh, un comique ! Merveilleux. Je ne l'avais jamais entendue, celle-là. Il vous reste encore trois minutes pour réfléchir à tout. Si jamais vous appelez quelqu'un ou si vous criez, vous mourrez tout de suite. »

De toutes les choses tordues que j'avais jamais entendues ou vécues, celle-ci était probablement une des plus tordues.

Autres choses tordues que j'avais entendues :

1. J'ai connu quelqu'un qui avait eu il y a bien longtemps une Ford Fiesta 1, et un garagiste lui avait un jour glissé à l'oreille

\* Hape Kerkeling est un animateur de télévision, humoriste et comédien allemand. (N.d.T.)

qu'une Fiesta sur dix avait en réalité la même serrure. C'est pourquoi il avait toujours sur lui une compilation de ses chansons favorites. Il essayait sa clé sur toutes les Fiesta 1 pour voir si elle fonctionnait, et quand c'était le cas, il déposait sa cassette dans la voiture et écrivait sur l'étiquette auto-collante: «Best of de Timo», et sur l'autre face: «Profitez bien!»

2. Pendant sa première virée après avoir obtenu le permis, un autre de mes amis avait renversé un chat, et il pouvait voir dans le rétroviseur le chat continuer à courir en direction d'une ferme au bord de la route. Il se gara, entra dans la cour et vit le chat allongé sur le sol, qui respirait difficilement; le fermier se tenait à côté de lui. Mon ami dit: «Je suis désolé, je crois que je viens de rouler sur votre chat.»  
«C'est pas grave! dit le fermier. On en a assez comme ça!»  
Il prit une bêche et frappa à deux reprises la nuque du chat avec la tranche.
3. J'étais debout dans un métro plein de mauvaise humeur et de gens, j'avais un léger rhume et j'avais envie de renifler. Un filet clair et net, juste assez pour qu'on en vienne à espérer que les autres passagers ne remarquent pas que le bout de son nez brille. Un junkie me tendit un mouchoir, me sourit et me dit: «Bon rétablissement.»

Comme la plupart des gens, j'avais un rapport tendu avec la mort. Mais j'avais peut-être un rapport encore plus tendu avec les gens qui essayaient de se rendre inoubliables émotionnellement en laissant un souvenir négatif. Un jour, j'étais à un mariage, et une fille que je connaissais a dit à la mariée: « Cette robe ne te va absolument pas! » La mariée était magnifique et par ailleurs l'apparence n'a aucune importance le jour des noces. Tout est formidable à un mariage. La nourriture, les invités, le plan de table, les cadeaux, les discours, les jeux, TOUT. C'est comme quand il y a du foot. C'est déjà formidable qu'il y ait du foot. Pour le reste, on verra plus tard.

Elle dit: « La robe ne te va pas du tout! » Et puis elle se justifia en disant: « Je suis honnête, c'est tout! » – la plus surestimée de toutes les vertus – mais elle voulait simplement s'assurer un moment d'éternité dans la vie des autres, et elle se délectait à l'idée que les mariés puissent encore se dire dans cinquante ans, s'ils étaient toujours ensemble: « Tu te rappelles ce qu'elle a dit sur ma robe ce jour-là? »

Je fermai la porte et laissai le salopard qui allait me taper sur les nerfs là où ça sentait le café frais, j'allai dans la salle de bain pour faire pipi, j'ouvris mon pantalon et je pensai au mariage et à la tristesse fondamentale qui avait dû s'abattre sur la mariée à cause de cette phrase sur sa robe, et je me dis qu'il fallait être sacrément cinglé pour sonner chez des gens qu'on ne connaît pas pour leur dire qu'on est la Mort.

«Surtout n'ayez pas peur!» dit l'homme qui, à l'instant encore, se tenait devant ma porte et qui était maintenant assis sur le rebord de ma baignoire alors que j'étais sur le point de faire pipi.

Quand on vit quelque chose de vraiment étrange, on reste étrangement calme. Au début de ma carrière dans les soins gériatriques, j'avais été aide-soignant mobile pour personnes âgées pendant six mois pour financer mon style de vie modeste, et c'est à cette occasion que j'avais vu pour la première fois une femme morte. Quand elle était encore en vie, elle était très gentille et aveugle, et elle fumait des cigarettes 100s de chez Lidl qu'elle allumait au milieu, ou côté filtre, à cause de sa maladie de Parkinson avancée et de sa vision défaillante.

La moquette de son appartement était tellement constellée de traces de brûlure qu'on aurait dit que le Vésuve était entré en éruption juste à côté, et un jour je suis entré dans l'appartement et cette femme était morte. Je n'étais pas effrayé. Je n'étais pas apeuré. J'étais tout bêtement entré le premier dans un appartement où régnait un calme fondamental. C'était comme un rendez-vous amoureux auquel on arrivait un peu trop tard. On était triste que l'autre soit déjà parti, mais au moins on avait eu un rendez-vous.

Je remontai ma fermeture Éclair et j'observai l'homme qui, à l'instant encore, se tenait devant ma porte.

Lui: «C'est joli chez vous.»

Moi: «Oh, la Mort a de l'humour. Ça, je savais pas.»

Lui: «Vous ne comprenez pas.»

Moi: «La Mort me vouvoie. C'est vraiment de mieux en mieux. Un des chefs de l'univers me vouvoie.»

Lui: «Il faut d'abord se vouvoyer pour mieux se tutoyer.»

Moi: «La Mort a de l'humour. OK, OK, quand on y réfléchit, on aurait presque pu le deviner tout seul. Et qu'est-ce qu'il peut bien y avoir de joli dans mon appartement?»



Lui : « L'abondance de pensées. Les sombres et les gaies. »

Moi : « Je ne pense pas ! Ça fait des années que je n'ai plus pensé ! »

Lui : « C'est ce que vous pensez. »

Moi : « La Mort a de l'humour, me vouvoie et en sait plus sur mon cerveau que moi. Si maintenant, à cet instant PRÉCIS où je peux vivre ça, je jouais au loto, je suis sûr que j'aurais les six bons numéros. »

Lui : « Oui, vous les auriez. Mais ça n'aurait pas grande importance non plus puisque vous devez partir dans trois minutes. En fin de compte, on se trouve dans un espace "rien d'important". »

Moi : « Un espace "rien d'important" ? Vous avez des formules marketing en plus ! »

Lui : « Oui, c'est moi qui ai imaginé ça. Pas mal, non ? Autrement, les gens ne comprennent pas. Si quelqu'un sur le point de mourir formule un souhait dont les chances de réalisation, en temps normal, s'inscrivent dans un pourcentage très faible, eh bien c'est possible maintenant. Ça ne change pas grand-chose pour le monde. Après tout, nous sommes morts dans trois minutes. »

Moi : « NOUS sommes morts dans trois minutes ? »

Lui : « Oui, enfin, moi, je le suis tout le temps, et tu viens avec moi ! »

Moi : « OK, je veux un million. »

La Mort leva encore une fois les yeux au ciel.

Lui : « Il y a tellement de belles choses sur Terre, comme des molécules, et un imbécile sur quatre réclame un million. »

Moi : « Ben oui. »

Lui : « Quoi, ben oui ? »

Moi : « Ben oui, qu'est-ce qu'on peut bien souhaiter d'autre ? »

Lui : « Ah, ces réflexions sur les dernières volontés qu'on ne peut de toute façon pas partager avec les autres, ça me déprime

complètement. Ça me déprime encore plus que tout ce cirque d'aller chercher les gens.»

Moi : « Charmant, sarcastique, plein d'humour, ironique, dépressif, et il me ressemble presque tout à fait. Tout ce que la Mort n'est pas, tout de même. On se demande. »

Lui : « Hoooolà, cette histoire d'apparence, je n'y peux rien du tout ! Je ressemble toujours un peu aux gens que je viens chercher. Bon, qu'est-ce qu'on fait maintenant ? »

Moi : « Je n'en ai pas la moindre foutue idée ! »

Lui : « Tu sais ce qu'il y a de bien chez vous, les humains ? »

Moi : « Pour être honnête, j'y ai beaucoup réfléchi ces dix dernières années, et je ne suis pas vraiment arrivé à une conclusion. »

Lui : « Je croyais que tu ne pensais pas... Peu importe. Tu sais ce qu'il y a de bien chez vous ? C'est que vous pouvez jurer. »

Moi : « Tu ne peux pas jurer ? Mais n'importe qui peut le faire ! C'est jamais qu'une suite de mots qui ne sont pas écrits dans le dictionnaire. »

Lui : « Oui, mais ça ne veut rien dire pour moi. »

Moi : « Se cogner le petit doigt de pied dans le noir et dire des gros mots ? »

Lui : « Non. »

Moi : « But d'égalisation à la 89<sup>e</sup> minute ? »

Lui : « Non. »

Moi : « Dire merde quand on voit une femme nue pour la première fois et qu'on n'arrive pas à croire à quel point elle est belle ? »

Lui : « Mon rapport aux femmes, et aux hommes de manière générale, est plutôt compliqué. Alors, qu'est-ce qu'on fait maintenant ? »

Moi : « On écoute le *Requiem* de Mozart ? Au moins ça dure plus longtemps que trois minutes. »

Lui: «Oh, je le connaissais pas encore, celui-là. Mais je n'écoute pas de musique classique. La musique classique me rend triste. Et ça demande du temps.»

Moi: «Et tu as seulement trois minutes chaque fois.»

Lui: «Exact!»

Moi: «On peut éclaircir une question fondamentale?»

Lui: «J'adore les discussions de fond.»

Moi: «Qu'est-ce qu'il y a de l'autre côté?»

Lui: «Oh, ça, je ne sais pas.»

Moi: «Tu ne sais pas? Tu es sérieux? Ça vaut presque la réponse à la question que j'ai posée un jour à une fille: "Est-ce que tu m'aimes?" Et elle m'a dit: "Je ne sais pas." Allons, bon Dieu, la Mort est là. Elle arrive à faire apparaître un million, comme ça, et affirme qu'il ne me reste plus que trois minutes à vivre, mais elle ne sait pas ce qui nous attend au bout. La vie au milieu, entre l'ici et l'après, est franchement plus chiant que tout.»

Lui: «J'aide juste à faire passer les gens. Je suis comme un chauffeur de taxi qui emmène quelqu'un au bordel. Et quand tu demandes: "Qu'est-ce qu'il y a derrière la porte?", le chauffeur de taxi ne peut rien dire. Il peut espérer ou supposer, mais il ne sait rien du tout.»

Moi: «La Mort n'écoute pas de musique classique et fait des analogies avec un bordel. Je suis heureux de pouvoir vivre ça.»

Lui: «Que tu puisses "vivre" ça, c'est un peu drôle quand on connaît les circonstances et le temps qu'il nous reste. Qu'est-ce que tu voudrais faire à présent?»

Moi: «Je voudrais ne plus rien faire. Je voudrais avoir la paix. Je voudrais simplement avoir la paix. Tu sais, ma mère m'a appelé il n'y a pas longtemps. Elle était sur cette île où elle va sans arrêt. Comment elle s'appelle, déjà? Juist. Et elle m'a appelé de Juist. Et chaque fois qu'elle m'appelle de là-bas, elle va d'abord sur la plage puis elle me dit: "Eeeeh, devine un peu où je suis?" Et j'ai

chaque fois l'air de *Just Can't Get Enough* qui me trotte dans la tête, et je me dis que ça ferait vraiment un bon slogan pour Juist. Et puis j'aimerais le leur proposer, et puis, malheureusement, je n'ai pas le numéro de l'office de tourisme de Juist. Et même si je l'avais, je serais au téléphone avec un type qui dirait : "Non, je pense que le slogan *Juist, la grande perle de la chaîne des îles de Frise orientale* est mieux que : *I Juist can't get enough!*" Et plus j'y réfléchis, plus ça m'énerve, et je ne sais pas pourquoi, et ça m'énerve encore plus, et puis j'entends la voix de ma mère sur la plage, et elle a ce ton qui ne dit rien d'autre que : "Quand tu as faim dans la vie, il te suffit d'un téléphone pour appeler ton fils et de la plage d'une foutue île pour ressentir le calme." Et je n'ai jamais eu faim, et je n'aurai jamais faim non plus, alors j'ai des palpitations. Et quand j'ai des palpitations, j'aime boire du vin blanc, ce qui me rend inquiet, alors je bois plus, parce que ça fait plaisir de boire du vin blanc quand on a des palpitations, et le cœur s'emballa un peu plus encore, car on réfléchit plus vite, sur tout, le bon et le mauvais, et puis c'est comme chez cette femme à la balance, la Justice, si seulement on pouvait décider en une fraction de seconde si on est de bonne ou de mauvaise humeur en buvant du vin blanc. Et puis les deux pensées se boxent dans notre tête. Et on se dit que la bonne pensée a dû elle aussi boire du vin blanc au lieu de l'eau pendant les pauses entre les rounds. Et d'un seul coup on se retrouve là, à terre au bout de douze rounds, et on ne sait toujours pas si on est de bonne ou de mauvaise humeur, mais on est simplement TRANQUILLE, parce que ça bourdonne, parce que les synapses se libèrent, parce qu'on trouve logique des chemine-ments de pensée qui ne nous viendraient pas à l'esprit en temps normal, et avant tout parce qu'on ne pense plus rien du tout et qu'on y réfléchit. Et le lendemain, ça n'a plus aucune importance parce qu'on est inquiet, parce qu'on a la gueule de bois, et que les synapses se sont rassemblées pour sombrer dans la machine du Moloch, et puis... Je parle trop. De quoi je meurs, au fait? »

Lui: « Quelque chose à voir avec le cœur. »

Moi: « Mais j'ai encore fait un jogging il n'y a pas longtemps! »

Lui: « C'était il y a six mois. »

Moi: « Je sais. »

Lui: « Une anomalie cardiaque non détectée, une artère éclate, et voilà! »

Moi: « Comme chez mon père? »

Lui: « Comme chez ton père. »

Moi: « Mon vieux, c'est d'une putain de tristesse. »

Lui: « Attends, l'anomalie cardiaque non détectée est une des meilleures causes de mort. Elle ménage les proches et les amis. C'est la marque indélébile du hasard dans la mort. La voiture, tout le monde connaît. Et après il y a toutes ces réflexions: "Si seulement il était sorti de chez lui dix secondes plus tard..." »

Moi: « Mon vieux, c'est d'une putain de tristesse. »

Lui: « Alors demande-toi un peu comment je trouve mon boulot. Tout le monde déteste le messager, mais personne ne hait le roi. »

Moi: « Et qui est le roi? »

Lui: « Celui de l'autre côté de la porte du boxon. »

Moi: « Ah, oui! »

Lui: « On va pouvoir commencer à y aller maintenant? »

Moi: « Je suppose que je n'ai pas d'affaires à emporter. »

Lui: « Non. »

Moi: « J'emporte quelque chose à boire? »

Lui: « Non. On peut y aller? »



Je ne sais pas comment ça se passe pour les autres, mais voilà comment ma mort se passait : je ressentais une vibration. Comme si, deux étages au-dessus, une machine à laver était en train d'essorer et que tout l'immeuble se mettait à vaciller, qu'il vibrerait tant, dans une gamme de fréquences imperceptibles, qu'on commençait à se sentir un peu mal.

Et j'avais l'impression d'être étiré de tout mon long, mais sans que les pieds décollent du sol. Et ça ne fait pas mal car on n'a pas d'os dans le corps, mais on sait qu'il faut faire ses adieux car on n'a encore jamais vu ses pieds aussi éloignés. Et j'avais l'impression d'un crépitement derrière les yeux. Ce qui est étrange parce qu'il ne peut pas y avoir de crépitement sous les yeux mais seulement dans les oreilles. Comme si on enfonce cent fiches dans cent prises de courant et qu'il y avait ces petits éclairs dans les prises de courant et qu'un petit malin disait en voix off: « Ça, c'est pas bon pour l'appareil. » Et j'avais l'impression que ça sonnait. Et que ça sonnait encore. Et que ça sonnait encore.

Et d'un seul coup j'avais l'esprit parfaitement clair.

La Mort dit: « On a sonné. »

Moi: « Je sais. J'ai entendu. »

Lui: « Personne ne sonne quand je suis au travail. »

Moi: « Je dois l'envoyer balader ? Ce ne serait pas très poli. »

Lui: « Personne ne PEUT sonner quand je travaille. Ce n'est pour ainsi dire... pas prévu ! »

Moi: « Pas prévu. Pas prévu... Magnifique. La Mort a quelque chose de délicieusement allemand en elle. »

Lui: «Qu'est-ce qu'on fait maintenant?»

Moi: «La Mort me demande ce qu'on doit faire? C'est dingue. On va demander au type, là, devant la porte, s'il sait jouer au skat. Finalement, on sera trois. Tu sais jouer au skat?»

Lui: «Non.»

Moi: «Moi non plus.»

On sonna de nouveau. Et longtemps. Et avec insistance. C'est drôle de dire ça, mais je me sentais revivre.

Moi: «On n'a qu'à ouvrir la porte.»

Lui: «Ça ne va pas, ça ne va jamais comme ça. Ce genre de chose n'arrive pas. Je suis en train de te tuer.»

Moi: «Tu aurais aimé m'avoir tué à l'instant. Il faut bien employer tout ce conditionnel passé actif.»

Lui: «Tu sais quoi? On va ouvrir la porte. Enfin un peu de vie là-dedans. J'ai déjà rencontré beaucoup de Morts et j'en ai entendu parler, mais je n'ai encore jamais connu de Mort à qui c'était arrivé. Maintenant on y va et on va ouvrir la porte. Wouhou. Ça fait des centaines d'années que ce n'est pas arrivé, et aujourd'hui c'est à moi que ça arrive. Je ne sais pas encore À QUEL POINT ce n'est pas bon qu'on sonne pendant que quelqu'un meurt, mais on va voir ça maintenant. On va ouvrir la porte. “Eh, Lucifer, vieux poumon sulfureux, tu viens encore te balader?” Ou: “Archange Gabriel, super, tes cheveux ondulés. Qu'est-ce que tu fais là?” Allez, on ouvre la porte. Ça va être génial!»

J'allai jusqu'à la porte et je l'ouvris. Derrière se tenait Sophia, elle me fixa du regard et dit: «Sérieusement, tu n'as pas oublié que tu voulais aller chez ta mère aujourd'hui et que tu m'as suppliée pendant deux mois de t'accompagner? Mon vieux, tu es vraiment le type le plus détraqué que je connaisse. C'est qui, lui, au fait?

— Tu ne veux pas savoir, dis-je, tu ne veux vraiment pas savoir!»



Elle: «Maintenant, prépare ton putain de sac, tu ne l'as sûrement pas fait, je me trompe? Et on arrivera peut-être encore à attraper le train.»

Je me tournai vers la Mort et lui demandai: «Qu'est-ce qu'on fait maintenant?»

Lui: «Pourquoi tu restes planté là? Mets tes chaussures, à la fin! Tu as entendu ce qu'a dit Sophia: prépare ton putain de sac. Et on arrivera peut-être encore à attraper le train.»

Elle: «D'où il connaît mon nom?»

Moi: «On vient de parler de toi.»

Elle: «Non, ça fait des mois que tu n'as pas parlé de moi, et SI c'était le cas, c'est peut-être avec MOI que tu aurais dû parler de moi.»

La Mort: «Elle marque un point.»

Moi: «Oh, ça va.»



Je mis mes chaussures, préparai mon sac, et on descendit la rue en courant tous les trois, Sophia, la Mort et moi. Tout en courant, la Mort riait à mi-voix, de bonne humeur.

Moi: «Arrête de rire!»

Lui: «Je ne peux pas m'en empêcher.»

Moi: «C'est sérieux!»

Lui: «Je sais. Mais tu sais quoi, aussi?»

Moi: «Quoi?»

Lui: «Tu viens juste d'échapper à ma faux!»

Moi: «Je sais.»

On descendait la rue en courant, et je me souvenais qu'on courait autrefois sans ressentir l'effort de la course. On courait parce qu'on pouvait courir, on courait tout en riant, et on essayait de se dépasser, parfois on se bousculait, et on se souvenait du sentiment de légère panique quand on sentait déjà trois secondes à l'avance qu'on était sur le point de s'écraser la figure. Et lorsqu'on tombait quand on était petit, c'était toujours un peu comme si on avait percuté le mur de Dieu: «Pas si vite, mon jeune ami.» Et quand on voit des adultes marcher vite, courir, faire un jogging, on se dit toujours soit que quelque chose de grave s'est passé, soit que des chrétiens fervents se sentent brusquement appelés à courir un marathon, quand ils se croisent au parc, avec leurs cheveux frisés qui leur recouvrent la moitié de la tête et leurs lunettes à monture métallique. Le marathon assumé est au chrétien fervent ce que La Mecque est au musulman, enfin je veux dire, oh, qu'est-ce que j'en sais. Je